

Robert Musil

L'accomplissement
de l'amour

*Traduit de l'allemand et préfacé
par Pierre Desbusses*

Rivages poche
Petite Bibliothèque

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2023
pour la traduction française et la préface

L'accomplissement de l'amour

- Tu ne peux vraiment pas m’accompagner ?
- C’est impossible. Tu sais que je dois absolument terminer au plus vite.
- Mais cela ferait plaisir à Lili...
- Oui bien sûr, mais il n’y a pas moyen.
- Je n’ai pas envie d’entreprendre ce voyage sans toi...

Sa femme prononça ces mots tout en versant le thé et jeta un regard vers son mari qui, assis dans un coin de la pièce dans un fauteuil recouvert d’un tissu à fleurs claires, fumait une cigarette. C’était le soir et les jalousies vert sombre donnant sur la rue étaient descendues dans l’alignement des autres jalousies du même vert sombre dont rien ne les distinguait. Comme une paire de paupières baissées, sombres et indifférentes, elles occultaient l’éclat de cette pièce où le thé tombait en un léger clapotis d’une théière en argent mat dans les tasses et se figeait pour

ainsi dire dans son éclat, fine colonne de topaze transparente et torsadée, niellée de jaune couleur paille... La légère voussure de la théière retenait des ombres vertes et grises mais aussi bleues et ocre ; elles étaient parfaitement immobiles, comme si, ayant toutes conflué vers cet endroit, il ne leur était plus possible de s'en détacher. Mais le bras écarté de la femme tenant la théière formait avec le regard qu'elle portait sur son mari un angle solide et ferme.

C'était un angle bien visible qui délimitait pourtant autre chose, un élément presque physique que seuls ces deux êtres étaient capables de sentir, avec cette impression que cet angle était tendu entre eux comme une entretoise faite d'un métal très dur qui les maintenait solidement à leur place tout en le reliant en dépit de la distance qui les séparait, pour former une unité qu'il était presque possible d'éprouver avec les sens ; ... cet élément physique appuyait dans le creux de leur estomac et tous deux en sentaient la pression, ... elle les redressait et les plaquait contre le dossier de leur fauteuil sans affecter leur visage impassible ni leurs regards fixes, et pourtant ils éprouvaient à l'endroit de cette pression un tendre remuement, quelque chose de très léger, comme si leurs cœurs, pareils à deux essais de

petits papillons, venaient y confondre leurs palpitations...

Toute la pièce restait suspendue à cette impression ténue, à peine réelle et pourtant bien sensible, comme accrochée à un axe frémissant et aux deux êtres sur qui il prenait appui : les objets alentour retenaient leur souffle, la lumière des appliques se figeait en pointes dorées... tout se taisait, attendait, n'existait que par eux et pour eux ; ... le temps qui court à travers le monde tel un fil qui n'en finit pas de scintiller semblait traverser cette pièce, semblait traverser ces deux êtres et semblait s'y arrêter soudain, fixe, rigide, immobile et scintillant..., et les objets se rapprochaient un peu les uns des autres. C'était cette immobilité qui, associée à un infime affaïssement, survient quand brusquement des surfaces s'ordonnent et que se forme un cristal... Tout tournait autour de ces deux êtres qui, soudain traversés par le fil du temps, par ce souffle retenu, cette courbure des choses et ce soutien enveloppant, ne cessaient de se regarder comme à travers des milliers de surfaces réfléchissantes avec l'intensité d'un premier regard...

La femme reposa la théière et allongea sa main sur la table ; comme épuisé par le poids de son bonheur, chacun se renversa dans les coussins de son fauteuil, et pendant qu'ils restaient attachés

l'un à l'autre par les regards, ils souriaient, comme égarés, avec le besoin de ne surtout pas prononcer une parole ; puis ils se remirent à parler du malade, le personnage d'un livre qu'ils avaient lu, pour évoquer aussitôt un passage en particulier, comme s'ils avaient prémédité la question, alors que ce n'était pas le cas, car ils ne faisaient que reprendre une conversation qui les avait étrangement occupés depuis plusieurs jours, comme si elle dissimulait son vrai visage et, bien qu'ayant trait au livre, concernait tout autre chose ; au bout d'un moment leurs pensées, par ce prétexte évident dont ils n'avaient pas pris conscience, étaient revenues se porter sur eux.

– Comment un individu tel que ce G. peut-il bien se voir ?, demanda la femme qui, plongée dans ses réflexions, continua presque comme pour elle-même : Il séduit des enfants, il conduit des jeunes femmes à s'avilir ; et il reste là, souriant, fixant la petite part d'érotisme qui brasille en lui. Crois-tu qu'il pense mal agir ?

– S'il le pense ?... Peut-être, peut-être pas, répondit son mari. Peut-être que ce ne sont pas les bonnes questions pour ce genre d'impression.

– Moi je crois, dit la femme, et l'on voyait qu'elle ne parlait maintenant pas de cet individu de hasard mais de quelque chose de bien précis

qui déjà se faisait jour derrière ce personnage, je crois qu'il pense bien agir.

Leurs pensées allèrent un moment de conserve, sans bruit, avant de ressurgir plus loin, habillées de mots ; pourtant c'était comme si elles se tenaient encore par la main en silence et que tout était dit. « ... il fait du mal à ses victimes, il leur fait mal, il doit bien voir qu'il les prive de leur morale, trouble leur sensualité et les met dans un tel état d'agitation que plus jamais celle-ci ne parviendra à se calmer ; ... et pourtant on a l'impression de le voir sourire, ... visage doux et pâle, à la fois mélancolique et déterminé, plein de tendresse ; ... sourire plein de tendresse flottant au-dessus de lui et de sa victime, ... comme un jour de pluie embrassant la campagne, c'est le ciel qui l'envoie, c'est difficile à comprendre, sa mélancolie le dispense de tout, cette façon d'être sensible aux choses alors même qu'il les détruit... Tout esprit n'est-il pas seul et singulier ?... »

– Oui, tout esprit n'est-il pas seul ?

Ces deux êtres qui avaient replongé dans le silence pensaient en même temps à ce troisième personnage, cet inconnu, un parmi tant d'autres, comme s'ils traversaient ensemble un même paysage : ... des arbres, des prairies, un ciel et soudain la conscience de ne pas savoir pourquoi ici

tout est bleu et là-bas tout est gris et ennuagé ;
... ils sentaient autour d'eux tous ces tiers personnages, comme cette grande sphère qui nous entoure de toute part, nous jette parfois un regard étranger et vitreux et nous fait frissonner lorsque le vol d'un oiseau y trace la déchirure d'une ligne aux errements mystérieux. Et dans l'ombre du soir la pièce fut subitement envahie par une immense et froide solitude aussi claire que le jour.

À ce moment l'un des deux dit, glissement d'archet sur un violon :

– ...il ressemble à une maison aux portes fermées à double tour. À l'intérieur de lui-même, ce qu'il a fait ressemble peut-être à une douce musique, mais qui peut l'entendre ? Elle transformerait peut-être tout en une suave mélancolie...

L'autre répondit :

– ...il a peut-être toujours erré en lui-même, à tâtons, pour trouver une porte, et finalement il s'arrête et pose simplement son visage contre les vitres épaisses, de loin il voit ses chères victimes et sourit...

Ils n'en dirent pas plus, mais dans l'étreinte bienheureuse de leur silence les mots se poursuivaient, plus hauts, plus forts. « ... Seul ce sourire les rattrape, il plane au-dessus d'elles et, saisissant la laideur frémissante de leurs gestes ensanglantés,

il en fait un bouquet aux tiges délicates... Et tendrement il se demande si elles l'aperçoivent, avant de le laisser tomber et de s'élever résolument, porté par le mystère de sa solitude aux ailes tremblantes, tel un animal inconnu, dans le vide merveilleux de l'espace. »

Ils sentaient que le mystère de leur vie commune reposait sur cette solitude. Il y avait tout autour un sombre pressentiment du monde qui les soudait l'un à l'autre, une impression d'onirique froideur venue de toute part, sauf à l'endroit où ils s'appuyaient l'un à l'autre, se délestaient de leur fardeau, se recouvraient comme deux moitiés parfaitement adaptées l'une à l'autre, qui, une fois ajointées, réduisent leurs points de contact avec l'extérieur tandis que grossit la confluence à l'intérieur. Ils étaient parfois malheureux parce qu'ils ne pouvaient pas tout faire ensemble jusqu'à l'ultime.

– Te rappelles-tu, dit soudain la femme, lorsque tu m'as embrassée un soir, il y a quelques jours de cela ? Savais-tu que quelque chose alors nous séparait ? Une pensée m'était venue au même instant, une pensée sans importance mais qui n'était pas toi, et cela soudain m'a fait mal que ce ne fût pas toi. Et je ne pouvais pas te le dire et je n'ai pu d'abord m'empêcher de sourire parce que tu l'ignorais et que tu te croyais très

proche de moi, puis je n'ai plus eu envie de te le dire et je t'en ai voulu parce que tu ne le sentais pas toi-même, et tes caresses ne m'atteignaient plus. Et je n'osais pas te demander de me laisser, car en réalité ce n'était rien, j'étais très proche de toi en réalité, et pourtant il y avait comme une ombre indistincte, comme s'il m'était possible d'être loin de toi et sans toi. Tu connais ce moment où subitement toutes les choses sont en double, à la fois pleines et distinctes tel qu'on les connaît et en même temps pâles, assombries et effarées, comme si l'autre les regardait en secret et les voyait étrangères. J'aurais eu envie de te prendre et de te forcer à revenir en moi... et puis de te repousser et de me jeter par terre, parce que tout cela avait été possible...

– C'était le jour où... ?

– Oui, c'était ce jour où j'ai soudain éclaté en sanglot sous toi ; tu as cru, par excès de désir, pénétrer encore plus profondément dans ta sensibilité en te servant de la mienne. Ne m'en veux pas, il fallait que je te le dise, c'était juste un effet de mon imagination, mais il me faisait tellement mal, je crois que ce n'est qu'à cause de ça que je n'ai pu m'empêcher de penser à ce G. Et toi... ?

L'homme avait posé sa cigarette et s'était levé de son fauteuil. Leurs regards se cramponnaient l'un à l'autre, avec l'oscillation tendue de deux

corps en équilibre sur un fil. Sans rien dire ils allèrent remonter les stores et regardèrent dans la rue ; ils avaient l'impression d'épier en eux un crépitement de tensions qui modelaient quelque chose de nouveau et l'apaisaient. Ils sentaient qu'il ne leur était impossible de vivre l'un sans l'autre, seulement ensemble, comme un système savamment agencé, capable de porter ce qu'ils voulaient. Quand ils pensaient l'un à l'autre, cela leur semblait presque maladif et douloureux, tant ils sentaient à quel point leur relation était délicate, osée et inconcevable dans ce qu'elle avait d'exposé à sa moindre fragilité.

Au bout d'un moment, après s'être rassurés à la vue du monde étranger à l'extérieur, ils sentirent venir la fatigue et eurent envie de s'endormir l'un à côté de l'autre. Ils n'éprouvaient rien d'autre qu'eux-mêmes, et pourtant c'était encore – infime déjà et se dissipant dans le noir – comme une sensation écartelée aux quatre coins de l'horizon.

*

Le lendemain matin, Claudine partit pour la petite ville où se trouvait le pensionnat de sa fille Lilli âgée de treize ans. Cette enfant était née à l'époque de son premier mariage, mais son père